

15 rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du mardi au samedi
de 14h à 19h
www.loveandcollect.com
collect@loveandcollect.com
+33 6 89 34 51 74

Love&Collect

La vie masquée Lise Deharme (Lise Anne-Marie Hirtz, dite) (1898-1980) et Leonor Fini (1907- 1996)

10.07.2026

**Lise Deharme (Lise Anne-Marie Hirtz,
dite) (1898-1980) et Leonor Fini
(1907-1996)**

La Vie masquée

1951

Peinture sur porcelaine

Signée au dos

Diamètre : 24 cm

Édition Christofle, Paris

Exposition :

Lise Deharme, la femme surréaliste, Musée de la
Chalosse, Montfort-en-Chalosse. Exposition du 9
avril au 31 octobre 2025

Bibliographie :

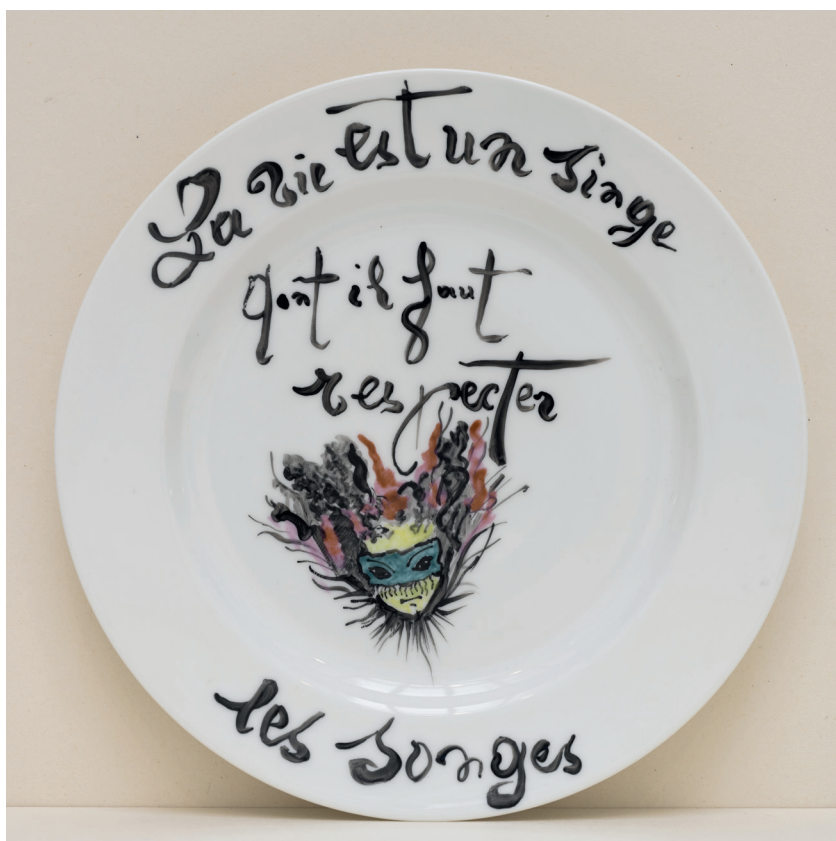
Lise Deharme, la femme surréaliste, Musée de la
Chalosse, Montfort-en-Chalosse. Œuvre
reproduite en page 53 de l'ouvrage

Prix conseillé

6 000 euros

Prix Love&Collect

3 800 euros



Wie ist das Ding

gout il faut

respector



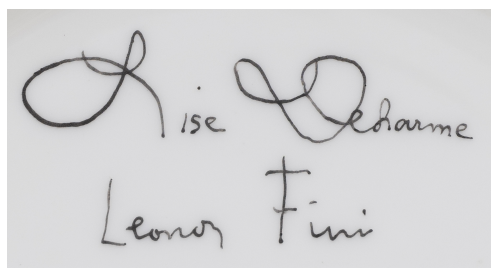
res

Toutes deux aussi belles que rebelles, Lise Deharme et Leonor Fini étaient faites pour provoquer ensemble des étincelles – insoumises du Surréalisme, elles collaborèrent à de nombreuses reprises, jusqu'au licencieux roman Oh ! Violette ou La politesse des végétaux, paru en 1969 et aussitôt censuré.

La vie masquée Lise Deharme (Lise Anne-Marie Hirtz, dite) (1898-1980) et Leonor Fini (1907- 1996)



Lise Deharme et Leonor Fini au Bal du Panache, 1947



La signature des artistes, au dos de l'assiette

Toutes deux aussi belles que rebelles, Lise Deharme et Leonor Fini étaient faites pour provoquer ensemble des étincelles – insoumises du Surréalisme, elles collaborèrent à de nombreuses reprises, jusqu'au licencieux roman Oh ! Violette ou La politesse des végétaux, paru en 1969 et aussitôt censuré.

Emblématique de l'art de Leonor Fini, cette assiette peinte à la main mêle l'animal et le masque, mais les mots de Deharme lui donnent une couleur particulière :

*La vie est un singe
dont il faut respecter
les songes*

fait en effet écho avec esprit à la fameuse pièce métaphysique La vie est un songe, écrite en 1635 par Pedro Calderón de la Barca, chef d'œuvre du théâtre baroque espagnol. Le masque même unit les deux femmes, car celui que porte ici la créature fait écho à celui dessiné et porté par Leonor Fini pour le légendaire Bal du Panache de 1947, donné à la Maison de l'Amérique Latine dans un décor imaginé par Christian Bérard.

Si le contexte dans lequel ont été produites pour Christofle des assiettes peintes par des artistes, et les expositions qu'elles ont suscitées, sont relativement bien connus, il n'a pas été possible de déterminer si elles ont été produites en série, même courte. L'inventaire du Conservatoire Bouilhet-Christofle compte 465 assiettes peintes, dont 217 sont de la main même de l'artiste (des originaux dont le décor non cuit est très fragile), les autres pièces étant des exemplaires devant servir de modèle pour l'édition (quelques rares modèles, enfin, ne sont connus que par des photographies).

Très peu ont été éditées, et toujours sur commande, à cause de difficultés techniques (notamment la difficulté d'obtenir des couleurs fidèles au modèle original) mais également financières, car la vente des assiettes étant soumise à un droit d'auteur relativement important, leur coût était renchéri en conséquence.

En relation avec le directeur de la maison d'orfèvrerie Tony Bouilhet depuis 1941, Jean Charles Moreux (1889-1956), architecte et décorateur très en vue, a exercé une certaine influence sur les orientations artistiques de Christofle, dès 1942. Il dessine lui aussi de nombreuses pièces pour la céramique dont certaines sont réalisées par le couple Lanel (Luc avait lancé une gamme de dinanderie chez Christofle, mais sa production céramique en revanche, se fit à quatre mains, son épouse Marjolaine décorant. Leur atelier resta familial mais eut des commandes prestigieuses grâce à leur association avec le décorateur Jules Leleu, et particulièrement les nouveaux décors de la salle à manger privée de l'Élysée en 1948).

La vie masquée Lise Deharme (Lise Anne-Marie Hirtz, dite) (1898-1980) et Leonor Fini (1907- 1996)



Les assiettes de Lise Deharme et Leonor Fini mises en scène dans l'expo surréaliste de Christofle, Paris, 1972 (photo : François Kollar)

Pour l'inauguration du Pavillon Christofle, qu'il venait de réaménager au 12 de la rue Royale en 1942, Moreux organisa une exposition : *50 Tableaux et 50 Assiettes décorées par des peintres contemporains*.

L'idée de demander à des artistes de décorer de la céramique s'inspire largement de l'expérience que le céramiste André Metthey avait menée avec les peintres nabis au début du XXe siècle. Une partie des œuvres alors exposées avait été empruntée, d'ailleurs, à la Galerie Pétridès qui commercialisait alors, outre Utrillo, les œuvres d'artistes tel que Derain, Vuillard... et les céramiques que ces derniers avaient réalisées avec Metthey.

Cette première exposition a été suivie de plusieurs autres, dont une en 1943 sur la céramique contemporaine, organisée elle aussi par Moreux. L'exposition de 1951, où a été révélée cette œuvre, relève du même esprit qu'en 1942. Le catalogue édité à cette occasion est préfacé par le poète Francis Ponge, et inclut de courts textes de certains des créateurs des assiettes, alors présentées avec des tables servies. Certaines avaient été empruntées à la galerie Maeght. Déjà, de nombreux protagonistes du Surréalisme ont répondu à l'appel, à l'image de Hans Arp, Georges Hugnet, Félix Labisse, Man Ray, André Masson, Joan Miró.... Quant à Leonor Fini et la poétesse Lise Deharme, c'est en duo qu'elle répond à l'invitation, avec deux assiettes remarquables (dont celle-ci), que nous avons eu le plaisir de prêter pour l'exposition-événement Lise Deharme, la femme surréaliste au Musée de la Chalosse à Montfort-en-Chalosse.

En 1972 Christofle sollicite encore une fois des artistes pour décorer des assiettes qui seront présentées dans le cadre de l'exposition *La table de Diane, rayonnement surréaliste*, avec des sculptures, peintures, écrits...

En 2010, Christofle sélectionna six assiettes exposées en 1942 ou 1952, signées Éluard, Man Ray, Gio Ponti, Jean Cocteau, Victor Vasarely et Françoise Gilot) pour une réédition exceptionnelle à cent exemplaires ; n'ayant jamais été rééditée, celle que nous présentons aujourd'hui est bien une création originale des années 1950, peinte à la main.

a

got it got

mes recte



**Pendant des années, Antonin
Artaud fut mon merveilleux ami.
Il habita avec moi à Saint-
Tropez, puis trois mois à
Montfort avec tous les
surréalistes.**

Lise Deharme

La vie masquée

Lise Deharme (Lise Anne-Marie Hirtz, dite) (1898-1980) et Leonor Fini (1907-1996)

Lise Deharme, Le téléphone est mort, 1973

Pendant des années, Antonin Artaud fut mon merveilleux ami. Il habita avec moi à Saint-Tropez, puis trois mois à Montfort avec tous les surréalistes.

Nous étions dix-huit et très heureux. Man Ray tourna un film chez les oiseleurs. Nous v avons tous participé, et Nush Éluard y était idéale.

Plus tard, sont venus à Montfort les René Clément, que j'aime beaucoup, Alexandre Astruc, Anne-Marie Cazalis, les Queneau, tous les gens du festival du Film Maudit qui avait lieu à Biarritz. Plus tard encore, Hélène Rochas et son mari, Jean Cocteau, les chers Duhamel qui ont fait heureusement un long séjour. Elle, surnommée *Mimile*, se promenait les seins nus, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir l'air d'un petit garçon.

Quant aux Labisse, ils sont à présent dans le Midi, et moi, je ne peux réussir à vendre cette maison devenue trop grande.

Ma chère Véronique, j'y ai été heureuse avec toi.

Yves Montand y a fait un séjour pendant que les Duhamel étaient là. Il était à l'époque amoureux de Simone Signoret à qui il téléphonait sans cesse.

Ensuite les Jean Ferry, les Maurice Henry.

Bien longtemps auparavant, ma chère Valentine Hugo était venue à Montfort.

Son beau-frère – le cher François – travaille actuellement pour Picasso et Max Ernst.

(...)

Mais j'ai besoin de Montfort, que je n'aime point, à cause surtout des objets que j'y ai laissés.

Cette grande diablesse de maison que j'habite en ce moment nous a toujours porté malheur. Ô seigneur, envoyez-moi un acheteur. Moi qui ai tant aimé les maisons, les plus fastueuses comme les plus simples, je hais celle-ci.

Elle a été trop longtemps mal habitée, depuis la mort de mon père – j'avais dix ans – qui, d'ailleurs, ne l'aimait pas. Elle a été exorcisée ! On n'exorcise pas des planches pourries et du plâtre mort. Ça a l'air grotesque de dire ça, mais c'est la Maison Usher. D'ailleurs elle a peur, elle se rend compte qu'il y a quelque chose qui ne va pas, elle se sent responsable d'être malade, de s'effriter. Pauvre grande, tu n'es pas responsable.

Tu vieilliss mal, voilà tout.

Lorsque les surréalistes l'habitaient avec moi, elle n'avait pas encore été remise à neuf, il n'y avait aucun confort, elle était heureuse comme une vieille demoiselle de village : mal habillée, mais en bonne santé...

(...)

15 rue des Beaux-Arts
Fr-75006 Paris
Du mardi au samedi
de 14h à 19h
www.loveandcollect.com
collect@loveandcollect.com
+33 6 89 34 51 74

Love&Collect

La vie masquée

Lise Deharme (Lise Anne-Marie Hirtz, dite) (1898-1980) et Leonor Fini (1907-1996)

Lise Deharme, Le téléphone est mort,
1973

Mon ami Cocteau venait souvent te saluer en soulevant son petit chapeau vert pâle de toile légère. Mais le grand bonheur date de cette époque plus ancienne que l'évoquais plus haut, celle des grandes vacances avec André Breton...

(...)

Qui donc encore vint dans cette maison ?

Mon cher Julien Gracq. Très longtemps auparavant – je crois l'avoir déjà dit, Valentine Hugo et puis Dora Maar, dont je ne sais plus rien – une femme bougrement bien.

Il y eut aussi Youki et Robert Desnos et puis, à la Libération, Max-Pol Fouchet qui m'obligea à écrire La Porte à côté, avec Agnès Capri...

Après la fin de l'Occupation, les Aragon sont venus ici se reposer pendant deux mois.

Un chat chinchilla que j'ai aimé passionnément est enterré ici. Son petit tombeau est sous un bouleau pleureur.

André Breton éprouve pour la jeune femme un sentiment d'une intensité rare, un amour-folie qu'il définit ainsi: le mystère simple à portée de la main. De 1924 à 1927, il sombre en fascination pour Lise : il lui écrit des lettres par dizaines, l'appelle sans cesse, ne peut supporter le regard qu'elle pose sur lui et ses fréquents silences.

Elvia Fouet

La vie masquée

Lise Deharme (Lise Anne-Marie Hirtz, dite) (1898-1980) et Leonor Fini (1907-1996)

Elvia Fouet

Peu de temps après l'ouverture du Bureau des recherches surréalistes et la publication du Manifeste du surréalisme, André Breton accompagne Philippe Soupault à une représentation théâtrale sur les Champs-Élysées. Là, à quelques travées devant eux, Lise Meyer, future Lise Deharme, est assise. Subjugué, André Breton invite la poétesse à découvrir leur Bureau. Le 15 décembre 1924, l'élégante fortunée Lise Meyer rend visite au Bureau des recherches surréalistes, le jour où Louis Aragon et André Breton sont de permanence. Breton est fasciné par Lise. Il lui demande de laisser un de ses gants en daim bleu ciel (couleur peu commune pour des gants dans la mode féminine de l'époque), pour en faire l'emblème du surréalisme.

Cet épisode de la Dame au gant est relaté dans Nadja : *Je ne sais ce qu'alors il put y avoir pour moi de redoutablement, de merveilleusement décisif dans la pensée de ce gant quittant pour toujours cette main.*

Mais Lise Deharme revient à la Centrale récupérer son gant en daim pour en offrir un nouveau, en bronze, au père du surréalisme. Ce gant réunit, bien que de manière hasardeuse, toutes les qualités de l'objet surréaliste : mystérieux, onirique, érotique, fétichiste, convulsif..

André Breton éprouve pour la jeune femme un sentiment d'une intensité rare, un *amour-folie* qu'il définit ainsi: *le mystère simple à portée de la main.*

De 1924 à 1927, il sombre en fascination pour Lise : il lui écrit des lettres par dizaines, l'appelle sans cesse, ne peut supporter le regard qu'elle pose sur lui et ses fréquents silences. Il la sait mariée à Pierre Meyer mais il désirerait qu'elle lui retourne une telle passion. Cet amour-folie empoisonne la vie du couple que forme André Breton avec Simone Kahn. Ce que Breton ignore, c'est que Lise entretient une relation intime avec Paul Deharme. Pour beaucoup, Lise joue avec le surréaliste, le repoussant et l'attirant. Mais elle recherche avant tout un complice. Après quelques années de rancœur, André Breton retrouve Lise Deharme. Devenant de très fidèles amis, Breton se rend fréquemment à Montfort-en-Chalosse. À Montfleury, pendant la Seconde Guerre mondiale, Lise cache la collection d'art d'André Breton, la soustrayant aux confiscations nazies.

Survivant aux aléas des amitiés surréalistes, Breton se brouille souvent et excommunie encore plus, tous deux sont restés proches au fil des années. Lorsque son lion à la *bouche de pierre* décède en 1966, Lise pleure son éternel ami : Pour André Breton en souvenir d'une libellule de Montfort son amie Lise, autographe signé de Lise Deharme pour la nouvelle Le Pot de mousse, 1946.

La vie masquée

Lise Deharme (Lise Anne-Marie Hirtz, dite) (1898-1980) et Leonor Fini (1907-1996)

Marcel Brion

Le regard a, dans l'œuvre de Leonor Fini, la même signification que dans celle de Jérôme Bosch. Tantôt c'est un regard qui répond à celui du peintre, et engage avec lui une sorte de bizarre dialogue de clignements de paupières, tantôt c'est un fusement de la substance spirituelle, se trayant un passage à travers les larves du sabbat. Tantôt encore une plainte de l'âme prisonnière, enfoncée sous les épaisseurs de boue d'un marais hanté. Dans ses portraits, le regard prend une acuité et une violence réellement dominatrices ; c'est le volcan ouvert dans le paysage du visage, la faille creusée dans les défenses de l'individu, la blessure par laquelle il se livre et se dénude, la trouée qui laisse déborder la vie et l'éclatement de tous les possibles. En contrepartie, le sommeil des hommes endormis sous la garde des stryges et des sphynxes, par les sorcières Amaouri ou par les divinités chtoniennes, est la transmission du regard, du dormeur au monstre vigilant. La vie s'est arrêtée en même temps que se retirait le regard, la puissance s'est retirée des corps abandonnés. La matière devient vacante, durant l'absence de l'âme-regard, et les stryges et les sphynxes se sont installées dans cette absence, ont niché leur monstrueuse avidité dans la vacuité de cette chair désertée par la veille.

L'importance du regard se mesure encore à ce fait qu'il est le nœud des lignes de forces du visage, le principe de cohésion et de connexion des volumes matériels, l'ordonnateur de la vie supérieure. Aussi est-il le premier à se dissoudre, à disparaître, dans les portraits géants où Leonor Fini a représenté avec une horrible délectation les désintégrations d'une substance charnelle d'où le regard avait disparu. Ils ont une signification profonde, une réponse vitale aux phénomènes de dislocation, de dissociation, dont notre époque favorise, dans tous les domaines, la prolifération. Ces têtes dont les contours se défont, dont la chair fond dans un lent pourrissement, et où la matière elle-même disparaît puisqu'il n'existe plus de forme pour lui donner l'être, elles se sont vidées du regard, d'abord, et leur implacable désintégration détruit l'identité de l'individu, abolit l'essence humaine, retourne aux magmas inertes de la pré-vie.

Le rôle que joue le masque, dans l'œuvre de Leonor Fini, le goût que l'artiste même a, dans sa vie, pour ce double de la personnalité que l'on revêt et abandonne à son gré, est lié, en quelque manière, au regard, puisque la fonction du masque est d'effacer tout ce qui n'est pas le regard, de donner à celui-ci une autonomie absolue et une vivacité impérative, et en même temps d'allier, pour quel jeu, pour quelle aventure, ce que l'homme possède en propre et qui est le plus à lui, et cette écorce d'emprunt, cette temporaire apparence, qu'est le masque.

Thise

Alharme

Leonor Fini

édité par
Christofle.

Robert Robert
et SpMilot ont dessiné
cette *Fiche*
pour Love&Collect
Écrans imprimables
Format 21 × 29,7 cm
21.09.2024